

Moi et ma cheminée

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Bartleby
Le Paradis des célibataires

HERMAN MELVILLE

Moi et ma cheminée

Traduit de l'anglais par
JEAN-YVES LACROIX



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2008

MOI et ma cheminée, deux vieux fumeurs à tête grise, nous habitons la campagne. Nous sommes, je puis le dire, de vieux occupants du sol, surtout ma vieille cheminée qui s’y enfonce chaque jour un peu davantage.

Bien que je dise toujours “Moi et ma cheminée” comme le cardinal Wolsey avait coutume de dire “Moi et mon roi”, cette façon un peu égoïste de parler, par laquelle je semble prendre le pas sur ma cheminée, n’est guère corroborée par les faits ; en toutes circonstances, hors l’expression susdite, c’est ma cheminée qui prend le pas sur moi.

A dix mètres de la route bordée d’herbe, ma cheminée – cette vieille cheminée Henri VIII – se dresse énorme, massive, devant moi et mes possessions. Taillée à flanc de coteau, ma cheminée, verticalement braquée tel le monstrueux télescope de Lord Rosse pour capter la lune au midi, est le premier objet qui accueille l’œil tâtonnant du voyageur, et non le dernier que salue le soleil. Ma cheminée, de surcroît, me ravit les prémices des saisons. La neige macule sa tête avant mon chapeau et chaque printemps, comme au creux d’un hêtre, les premières hirondelles y construisent leur nid.

Mais c’est intra-muros que la prééminence de ma cheminée est la plus notable. Lorsque dans la pièce de derrière, réservée à cet usage, je me lève pour recevoir mes invités (que, soit dit en passant, je soupçonne de venir voir ma cheminée plutôt que moi), je me tiens moins devant, à strictement parler, que derrière ma cheminée, qui est, en fait, la vraie hôtesse. Je n’y vois

I and My Chimney a été publié dans le *Putnam’s Monthly Magazine* en mars 1856. *The Happy Failure – A Story of The River Hudson* a été publié dans le *Harper’s Monthly Magazine* en juillet 1855. *The Fiddler* a été publié dans le *Harper’s Monthly Magazine* en septembre 1854. *Jimmy Rose* a été publié dans le *Harper’s Monthly Magazine* en novembre 1855. *The Apple-Tree Table or Original Spiritual Manifestations* a été publié dans le *Putnam’s Monthly Magazine* en mai 1856. *John Marr*, extrait de *John Marr and others Sailors*, a été édité à titre privé à 25 exemplaires sur les presses de l’imprimerie *De Vinne Press*, NY, en septembre 1888. *Daniel Orme*, écrit en 1891, a été édité de façon posthume dans l’édition de *Billy Budd* établie par F. Barron Freeman et publiée en 1948 à Cambridge par Harvard University Press.

d'ailleurs aucune objection. En présence de mes supérieurs j'ai, je le crois, toujours su garder ma place.

Conséquence de cette habituelle préséance de ma cheminée sur ma personne, d'aucuns vont jusqu'à penser que je suis tristement et définitivement arriéré ; qu'en bref, à force de rester dans l'ombre de cette vieille cheminée un peu démodée, j'ai fini par me trouver à l'arrière-plan de l'époque et franchement dépassé dans tous les domaines. Mais à vrai dire, je n'ai jamais été de ces vieillards très avant-garde, ni ce que mes fermiers de voisins appellent un homme à la page. Même mes mains semblent accréditer ces rumeurs et témoigner de mon caractère tardigrade, car j'ai une façon étrange et bien à moi de marcher en les tenant derrière le dos. Plus généralement, pour ce qui est de mon appartenance à l'arrière-garde, il est bien certain que je cède le pas à ma cheminée – qui en ce moment est précisément devant moi – au propre comme au figuré. En bref, ma cheminée est mon supérieur ; mon supérieur de je ne sais combien de têtes et d'épaules ; mon supérieur aussi en ce que je me prosterne humblement devant elle, pelle et pincettes à la main pour la servir avec diligence alors que jamais elle ne me sert ni ne s'incline devant moi ; si elle penche sur sa base, c'est plutôt de l'autre côté.

Ma cheminée est ici grand seigneur. L'unique objet qui de loin domine, non pas tant dans le paysage que dans la maison, dont tout le reste, comme il apparaîtra bientôt, s'adapte de la manière la plus nette, dans chaque détail de son architecture, non pas à mes exigences mais à celles de ma cheminée qui, entre autres choses, occupe le centre de ladite maison pour m'en laisser les trous et les recoins de fortune. Mais nous

devons, moi et ma cheminée, nous expliquer ; et comme nous sommes tous deux plutôt obèses, nous aurons peut-être à nous étendre.

Dans ces maisons qui, à strictement parler, sont doubles – c'est-à-dire dont le hall est situé au milieu –, les foyers sont habituellement ménagés dans les murs opposés ; de la sorte, quand un membre de la maisonnée se chauffe devant un feu allumé dans une niche de la paroi nord, et quand un autre membre, disons le frère du précédent, au hasard, offre ses pieds à la flamme d'unâtre de la paroi sud, on peut dire que les deux hommes se tournent bel et bien le dos. Est-ce un bien ? Je le demande à quiconque possède un sentiment réel de la fraternité. N'y a-t-il pas dans cette posture quelque chose de la bouderie ? En tout cas, il est fort probable que ce mode de construction des cheminées a été originellement conçu par un architecte affligé d'une famille querelleuse.

Avec cela, la quasi-totalité des cheminées modernes possède un conduit indépendant – indépendant du haut en bas, du foyer au faite. Du moins tient-on telle disposition pour désirable. Mais n'y a-t-il pas là quelque chose de personnel, d'égoïste ? Ajoutez que tous ces conduits séparés, au lieu d'avoir un corps de maçonnerie indépendant, ou encore de se réunir au centre de la construction en une souche latérale, au lieu de cela, dis-je, chaque conduit mine subrepticement l'épaisseur des murailles, en sorte que ces dernières sont çà et là et pour tout dire presque partout traîtreusement creuses, et partant, plus ou moins fragiles. Il va sans dire que le principal argument avancé en faveur de ce type de cheminée est l'économie de l'espace. Dans les villes,

où les terrains se vendent au centimètre, on n'a guère de place à accorder à une cheminée construite selon des principes magnanimes ; et il en va des maisons comme de la plupart des hommes minces : ils sont généralement grands ; ce qui manque en largeur est compensé en hauteur. Cette remarque reste vraie pour un grand nombre de demeures de la plus haute élégance, construites par des gentilshommes d'une non moins haute élégance. Et pourtant, lorsque ce modèle d'élégance qu'était Louis le Grand de France fit construire un palais pour sa dame de cœur, Mme de Maintenon, il le fit d'un seul étage – c'est-à-dire dans le style cottage. Mais avec quelle débauche extraordinaire de vastes surfaces quadrangulaires : un espace horizontal et non vertical. Tel est le palais qu'on peut voir encore de nos jours, au milieu des jardins de Versailles, dans toute la splendeur d'un étage unique et de son marbre du Languedoc. N'importe qui peut acheter un mètre carré de terrain pour y planter un arbre de la Liberté ; mais pour consacrer des acres entières à un Grand Trianon, il faut être un roi.

De nos jours, il en va tout différemment et de ce qui fut nécessité à l'origine on tire maintenant gloire. Dans les villes, la hauteur des maisons est un puissant sujet de rivalité. Qu'untel bâtit une maison de quatre étages, qu'un autre, son voisin, en bâtit une de cinq étages, le premier, qui n'entend pas être ainsi regardé de haut, aura tôt fait de mander un architecte et de coiffer d'un cinquième puis d'un sixième les quatre étages précédents. Et tant qu'il ne sera pas parvenu à la hauteur de ses aspirations, tant qu'il ne se sera pas glissé, le crépuscule venu, de l'autre côté de la rue pour observer combien son sixième l'emporte

en élévation sur le cinquième de son voisin, il ne pourra s'abandonner avec contentement au repos.

Ce genre de personnes aurait, il me semble, bien besoin du voisinage des montagnes pour extirper leur vaine volonté de rivaliser en hauteur.

Si l'on considère que ma maison est de proportions très amples et d'élévation presque nulle, on peut être amené à voir dans le précédent discours un plaidoyer *pro domo* et à penser que je n'ai fait que me draper dans les plis d'une proposition générale pour, en dessous, chatouiller astucieusement la cheville de ma vanité ; mais cette erreur de jugement sera dissipée lorsque j'aurai avoué que le terrain contigu à ma marécageuse aulnaie s'est vendu dix dollars le demi-hectare le mois dernier et qu'encore, à ce prix, l'achat en a paru téméraire ; on comprend que l'espace n'est pas ici un obstacle à la construction de vastes demeures ; nous avons toute la place du monde, et elle ne coûte rien. Au vrai, le sol est si peu cher – il se vend au prix de la boue – que nos ornes y plongent leurs racines et étalent au-dessus leurs larges frondaisons avec une prodigalité et une désinvolture sans égales. Aussi, presque toutes nos cultures se sèment à la volée, y compris les petits pois et les navets. Un fermier qui chez nous traverserait son champ de huit hectares en piquant çà et là le doigt pour planter une graine de moutarde passerait pour un agriculteur radin et borné. Les pissenlits des prés qui bordent le ruisseau et les myosotis des chemins de montagne s'étalent, c'est visible au premier coup d'œil, sans souci aucun d'économiser l'espace. Il existe aussi des années où notre seigle donne çà et là un épi unique et solitaire, comme une flèche d'église : il ne se préoccupe

pas de la masse tant il sait que la place abonde. Le monde est vaste, le monde se déploie devant nous, dit le seigle. Et les mauvaises herbes ! Leur extension tient du prodige ; pas question de les arrêter, même certains de nos pâturages sont pour elles une sorte d'Alsace, une zone d'occupation. Quant au gazon, chaque printemps, c'est comme si s'en soulevait tout le peuple – au sens où l'entend Kossuth. Et les montagnes, aussi, une véritable insurrection de masse. Toujours pour la même raison, la même prodigalité de l'espace, nos ombres effectuent marches et contremarches, exercices variés et évolutions magistrales comme les vétérans de la garde impériale sur le Champ-de-Mars. Que dire des collines, surtout celles que les routes traversent ! L'administration de nos diverses bourgades a fait savoir à tous les intéressés qu'ils pouvaient venir les raser et les emporter sans avoir à déboursier un centime, pas plus que pour le privilège de la cueillette des mûres. Quant à l'étranger qu'on enterre ici, quel est celui d'entre nous, généreux propriétaires fonciers que nous sommes, qui lui refuserait ses deux mètres de rocaille ?

Mais, en fin de compte, si peu cher que se vende notre terre, et quelque foulée aux pieds qu'elle soit, je suis fier, pour ma part, des fruits qu'elle porte et je m'enorgueilliss tout particulièrement des trois grandes gloires que sont le Grand Chêne, le Mont Ogg et ma cheminée.

La plupart des maisons d'ici ne comptent pas plus d'un étage et demi ; rares sont celles qui dépassent les deux. Celle que nous habitons, moi et ma cheminée, fait deux fois en largeur ce qu'elle fait en hauteur, du seuil aux avant-toits, ce qui explique l'ampleur de son principal accessoire et démontre par ailleurs que dans cette maison,

comme dans le pays en général, la place surabonde ; il y en a de reste pour ma cheminée et pour moi.

La charpente de cette vieille demeure est en bois, ce qui fait d'autant mieux ressortir la solidité de la cheminée qui, elle, est en briques. Et de même que les gros clous forgés par lesquels on assemble les bardeaux sont inconnus en ces temps de dégénérescence, de même on ignore aujourd'hui l'usage des grosses briques pour les murs de cheminée. L'architecte qui a construit la mienne devait avoir la pyramide de Khéops devant les yeux car c'est sur le modèle de ce célèbre édifice qu'il paraît s'être guidé ; seul diffère le sommet qui s'ame-nuise considérablement moins vite et qui est tronqué – c'est donc exactement au milieu de la maison, à partir de la cave, qu'elle s'élève en traversant un à un les planchers, jusqu'au point où le demi-mètre carré émerge du faitage comme un requin-marteau de la crête d'une vague. La plupart des gens, toutefois, comparent cette partie à un observatoire qu'on aurait rasé et maçonné.

La raison de l'aspect singulier qu'elle offre au-dessus du toit nous entraîne sur un terrain relativement délicat. Dois-je révéler qu'il y a bien des années le toit à pignon, qui était d'origine, s'est mis à fuir abondamment et que le propriétaire temporaire de l'époque engagea une escouade de bûcherons qui, à l'aide d'énormes bédanes, scièrent le vieux toit à pignon pour le faire disparaître ? Il disparut en effet, avec tous ses nids d'oiseaux et ses mansardes. Il fut remplacé par un toit moderne, mieux approprié à une cabane de bois pour chemin de fer qu'à la retraite campagnarde d'un vieux gentilhomme. Cette opération, qui décapitait l'édifice d'environ quatre mètres, eut sur la cheminée un effet comparable à celui

du retrait des flots aux grandes marées de printemps : elle restait en eaux extraordinairement basses ; pour y remédier, la même personne s'avisait de raccourcir à son tour la cheminée de quatre mètres, étêtant bel et bien ma vieille souveraine – acte régicide qui, n'était la circonstance atténuante que l'homme se trouvait être marchand de volailles de son état, et, de ce fait, endurci à pareilles décollations, le devrait faire envoyer à la postérité dans la même charrette que Cromwell.

A cause de sa structure pyramidale, l'ablation pratiquée sur la cheminée élargit démesurément son faîte rasé. Démesurément, ai-je dit, mais seulement aux yeux de ceux qui restent aveugles au pittoresque. Que m'importe si les passants, dans l'ignorance où ils sont que ma cheminée, en libre citoyenne de cette libre terre, se dresse avec indépendance sur ses propres fondements, s'étonnent qu'un pareil four à briques, comme ils disent, n'ait pour tout support que solives et chevrons ? Oui, que m'importe ? J'offrirai au voyageur une coupe de switchel s'il en exprime le désir ; mais suis-je donc tenu de le pourvoir en bon goût ? Les vrais hommes d'esprit voient dans ma maison et dans ma cheminée un magnifique éléphant portant sa tour comme aux échecs.

Ce que je vais dire maintenant m'attirera la sympathie de tous les cœurs sensibles. L'opération chirurgicale, dont j'ai fait mention plus haut, avait fatalement mis à nu une partie de la cheminée primitivement couverte, et qui, destinée à le rester, n'avait pas été construite en briques imperméables. Conséquemment, la cheminée, en dépit d'une constitution vigoureuse, souffrit fort d'être ainsi exposée dans sa nudité ; incapable donc de s'acclimater, elle se mit bientôt à décliner et à présenter

des symptômes éruptifs apparentés à la rougeole. Sur quoi les voyageurs qui passaient mon chemin hochaient la tête en s'esclaffant : “Regardez-moi ce nez de cire... comme il fond !” Que m'importe au vrai ? Ces mêmes voyageurs eussent traversé l'océan pour voir crouler Kenilworth¹. La raison en est simple : de tous les artistes créateurs de pittoresque, c'est la pourriture qui emporte la palme... Le lierre, devrais-je dire. En fait, j'ai souvent pensé que la véritable patrie, pour ma vieille cheminée, c'était la vieille Angleterre, couverte de lierre.

C'est en vain que ma femme – dans une intention sur laquelle le jour ne tardera pas à se faire – m'avertit solennellement que si nous ne faisons pas quelque chose, et rapidement, nous flamberions de fond en comble ; ceci en raison des trous provoqués par l'effritement des parties susmentionnées, à la jonction du toit et de la cheminée.

– Femme, dis-je, je préfère mille fois voir ma maison dévastée par le feu que d'abattre ma cheminée, fût-ce de quelques centimètres. Ils disent que c'est un nez de cire ; très bien ; ce n'est pas à moi de pincer le nez de mon supérieur !

En dernier ressort, le quidam qui possédait une hypothèque sur la maison me fit tenir un mot dans lequel il me rappelait que si ma cheminée restait dans un état de tel délabrement, il annulerait ma police d'assurance. Une telle suggestion n'était pas à négliger. D'un bout à l'autre du monde, le pittoresque le cède au portefeuillesque. Le débiteur ne s'en souciait guère, le créancier, si.

1. Place forte médiévale à côté de Coventry. (N.d.T.)